# LES IDÉES ET LES FAITS

## COUP D'OEIL QUOTIDIEN

## EXTASE ROMANTIQUE

Les premiers mois de 1907 ne furent point favorables au romantisme. Après l'avoir exalté durant un long siècle, les Français le raillent ou le maudissent. Un aussi brusque revirement afflige un certain nombre de littérateurs et d'amateurs lesquels ont, j'imagine, dépassé la quarantaine. Hé quoi ! les nuits d'octobre en Europe et les nuits d'été en Amérique, les avirons de la nacelle poétique et les ailes du pélican, les feuilles du saule et les cornailles glacées de rose, le clavecin de Lucie et le front pâle d'Olympio, l'édelweiss, les sombres autans, la mélancolique théorie des éphèbes mourants, l'immortel clair de lune et les sanglots longs des violons de l'automne, la poésie de l'âme, surtout la poésie de l'âme, est-ce que toutes ces créations charmantes des plus grands maîtres seraient devenues pour toujours matière à blasphème ?

A Dieu ne plaise ! Telles pages d'« Eviradnus » ou du « Satyre », par exemple, telles strophes d'« A Villequier », tel épisode de « Jocelyn », tel cri de désespoir de Vigny, le « Souvenir » presque tout entier n'ont rien à craindre du temps ni de la critique, au contraire. Peut-être ces pages ne sont-elles pas aussi nombreuses qu'on le suppose communément sur les confins du monde et de la littérature, peut-être seront-elles revendiquées, avec quelque apparence de raison, par les classiques. Il n'importe : on n'en est pas encore à blasphémer tout le XIXe siècle.

Mais le vieux romantisme, trébuché de si haut, excite tour à tour ou en même temps, la raillerie et des sentiments de commisération.

Ses tenants attardés ne disposent plus que de deux moyens de défense ; ou bien ils se retirent — tel M. Gaston Deschamps — à l'abri de la Révolution, ou bien ils s'ingénient à créer des équivoques. Le romantisme, demandent-ils, savez-vous seulement en quoi il consiste ? Osez donc le définir.

Il est vrai que le poète romantique a du vague à l'âme, chose assez difficile à définir, en effet ; il vit dans le clair-obscur, il aime ce qui est éternel, transcendant, mystérieux, crépusculaire, allemand ou écossais ou scandinave. Pline que la pâle Hécate, le soleil de minuit plaît à sa snrhumains inquiétude : il n'écoute que les accents inconnus à la terre.

Vains subterfuges ! Jérôme Paturot avait déjà trouvé de très gracieuse et saisissante comparaison qui font comprendre aux moins intelligents les doctrines les plus subtiles. Le romantisme, Monsieur, c'est une boîte à musique, c'est le murmure des lorets vierges, c'est la profondeur vertigineuse des Océans, c'est le minaucis panache qui surmonte cet humble bonnet de coton. Car je compte Victor Hugo parmi mes clients, et ce couvre-chef nocturne que vous avez sous les yeux protègera le crâne du poète contre l'inclémence de la saison.

Moins poétiques que celles de Jérôme Paturot, les formules jetées dans la circulation littéraire par les critiques pédagogues se recommanderaient plutôt par la prétention. Ils ne craignent pas de ramener le romantisme à quelques éléments très simples et ils vont jusqu'à s'attaquer même à la poésie de l'âme. « Comment la définir ? Puisqu'elle est dans l'âme, elle ignore la diversité des genres : tout au plus peut-on dire qu'elle procède d'un double mouvement : concentration de l'âme qui se repli sur elle-même, pour recueillir les suggestions du dedans et les impressions du dehors ; expansion qui projette par jaillissement et par ondes, les images et les effusions sentimentales, elle, avec le rythme souple, l'harmonie concertante, dont on peut donner son le dessin détaillé, mais les thèmes et les motifs conducteurs ».

Traduisons en une langue simple, voire prosaïque cette si poétique définition. Il faut entendre, sans doute, que le romantique contemple son âme, étudie son âme, la juge intéressante, et raconte ensuite à ses amis tout ce qu'il a découvert, dans ces diverses opérations psychologiques, de joie et de tristesse. Naturellement, la tristesse domine, une tristesse langoureuse qui s'épanche en plaintes mélodieuses ou harmonieuses.

En même temps, la poésie de l'âme des romantiques ne cesse d'affirmer ses très hautes prétentions religieuses. « Il faut, nous dit-on, que le poète étende son être vers la nature et le divin : le caractère de son idéal est nécessairement dans l'éternel et dans l'infini. Dans les ouvrages romantiques où il n'y a point d'idées religieuses, sous l'acceptation vulgaire du mot, il y a des sentiments qui préparent à la religion ».

Ce très insuffisant essai de définition exigerait de forts longs développements que ne comporte pas un article de journal. Les spécialistes sont priés de vouloir bien consulter les documents de première main, et les profanes de nous en croire.

Mais voilà qu'à la disposition des spécialistes et des profanes, la Providence littéraire met quelque chose de bien plus décisif que le plus beau des préceptes, je veux dire un exemple. Le mérite de cette trouvaille revient d'abord à M. George Moore, romancier irlandais, puis à Mme Arvède Barine, l'essayiste trop peu connue. Tandis que le monde entier retentit de la gloire de M. Harduin, par exemple, quelques lettres, à peine osent louer les tant jolis contes de Mme Arvède Barine.

Le fait romantique qu'elle vient d'illustrer me paraît mériter une attention très particulière : « L'héroïne de M. Moore, dit-elle, est une pauvre fille de cuisine qui a grandi dans les taudis de Londres entre une mère martyre et un beau-père alcoolique et brutal. Elle ne sait même pas lire, et ces longues années de misère matérielle et morale l'ont marquée d'une empreinte ineffaçable ; elle est sauvage, revêche... un pauvre souillon, ignorante et mal dégrossie... »

Bien habile, n'est-ce pas ? celui qui, dans l'âme de cette laveuse de vaisselle (elle s'appelle Esther Waters) saurait faire jaillir l'étincelle romantique.

Or, Esther Waters (c'est du moins M. Moore qui l'affirme), Esther Waters eut son extase romantique à l'instar de Musset, de Lamartine, de Mme Sand et de bien d'autres. Elle découvrit par un soir d'été, la beauté des étoiles. Mme Arvède Barine a une façon de raconter ce fait, spirituelle, délicieuse, tout à fait comique, à peine délicieuse, tout à fait comique, à peine scabreux dans le récit de Mme Arvède Barine, mais je crois bien qu'il est impossible de le reproduire, quand même, dans ce très catholique journal. Qu'il suffise de savoir qu'elle paraphrase, sans s'en douter peut-être, une pensée très connue de Pascal ; elle dit à sa manière : Le romantique aspire à faire l'ange ; il fait la bête.

Toujours est-il que la malheureuse Esther Waters reste seule avec son déshonneur. William l'a abandonnée. Mais le romantisme est là qui veille sur elle. Le romantisme, qui après lui avoir révélé les douceurs des rayons stellaires, lui fait connaître maintenant la beauté du sentiment religieux. Car notre cuisinière est religieuse, grâce au romantisme, aussi religieuse que lyrique. Elle ne connaît ni dogme, ni pratique cultuelle, ni catéchisme, ni Bible, elle ne pense jamais à Dieu. Mais deux fois, dans sa vie, elle eut la joie de prier, selon les règles, à des expériences religieuses.

Première expérience : Elle pleure, en écoutant la prière très vigoureuse, certes, qu'improvisait à son intention, une éloquente pharisienne d'outre-Manche, Mrs Barfield : « Cher Seigneur, toi qui connais toutes choses, tu sais comme ta servante s'est égarée et a succombé au péché... Agenouillée, devant toi, nous prions pour que cette pauvre fille qui se repent du mal qu'elle a fait, puisse, forte de ta miséricorde, résister à la tentation. »

La deuxième expérience religieuse n'est pas, à beaucoup près, aussi édifiante. Devenue mère, Esther Wathers se jette, sans hésiter le moins du monde, dans ce que Mme Arvède Barine appelle ingénieusement une entreprise dangereuse. On ne dit pas immorale ou déshonorante, parce qu'au pays de Boileau, désormais, les épithètes énergiques ne sont plus de mise. Nos modernes appellent Rollet un honnête homme et Esther Waters, une intéressante victime de l'idéalisme. Madeleine non convertie, elle provoque quelque scandale autour d'elle. Vous que nous croyions si religieuses ? lui disent ses amies sur un ton de surprise.

On voit bien qu'elles ignorent la littérature moderne. La spécialité des romantiques est justement de canoniser les anarchistes et les pécharesses.

Sur ce thème un peu fatigué, Mme Arvède Barine se livre à de petites considérations psychologiques qui sont d'une banalité à faire pleurer. C'est le tribut, le pauvre tribut que cette femme si distinguée d'ailleurs, paye quelquefois à la médiocrité de ses contemporains.

Il convient de ne retenir que l'exposé de son cas romantique. Les aventures d'Esther Wathere montrent admirablement et le ridicule et les dangers d'une doctrine désuète. Mais ceux-là qui veulent se renseigner sur les responsabilités religieuses, patriotiques et morales du romantisme doivent s'adresser à d'autres maîtres ; le récent réquisitoire de M. Pierre Lasserre leur en fournit une excellente occasion.

Abbé DELPOUX

## M. LÉON OLLÉ-LAPRUNE ET l'Apologétique de l'Immanence

Telle est encore l'autorité de feu M. Ollé-Laprune qu'il n'est pas indifférent d'être fixé sur l'attitude qu'il a observée vis-à-vis de la nouvelle apologétique ; c'est d'ailleurs un point d'histoire à déterminer.

Nul doute assurément, qu'il n'eut une sympathie profonde pour les initiateurs de ce mouvement, et qu'il ne leur soit resté fidèle jusqu'au bout. Mais étendit-il aux doctrines, à la théorie de l'immanence, à l'apologétique de l'action les sentiments qu'il portait aux personnes ? M. l'abbé Bertrin a rapporté dans l' « Univers » un fait caractéristique qui prouve que non. Mme Vve Ollé-Laprune s'en est émue, et elle a protesté dans une lettre un peu vive. Le distingué professeur de l'institut catholique vient de répliquer en produisant la source même de son information, M. l'abbé Coubé, qui lui écrit :

Monsieur l'abbé,

Je maintiens absolument l'exactitude du récit que je vous ai fait au sujet de M. Ollé-Laprune et que vous avez reproduit exactement dans l' « Univers ».

Dans un sermon, après le salut, quelque l'avais signalé et réfuté, sans nommer les personnes, quelques-unes des erreurs de notre temps. C'était mon droit et même mon devoir. M. Ollé-Laprune ne le jugea pas ainsi et me reprocha mes critiques dans une longue lettre aussi affectueuse que respectueuse.

Je lui répondis sur le même ton pour lui exposer les graves motifs que l'avais eus de parler comme je l'avais fait. Rome devait me donner raison et ce n'est pas une mince satisfaction pour moi d'avoir, l'un des premiers, combattu des doctrines dangereuses que le Saint-Siège devait bientôt condamner.

M. Ollé-Laprune accueillit ma lettre avec sa bonne grâce charmante et rit franchement de certaines de mes expressions un peu vives.

A quelque temps de là, il me pria de lire un opuscule d'un des apôtres les plus connus de l'immanence et de venir en causer avec lui. J'arrivai un jour chez lui vers 2 heures. Dès le début, mon ami me demanda de lui expliquer certaines pages de l'opuscule en question, disant qu'elles étaient « si obscures qu'il les avait lues jusqu'à six fois sans les comprendre ». Malgré leur obscurité, aidée d'ailleurs des lumières d'un jeune homme à l'esprit très fin et très délié, ardent partisan de l'immanence, nous avons fini par nous entendre sur le sens de cette méthode : et, ce sens établi, nous avons discuté pendant quatre heures consécutives. A la fin, M. Ollé-Laprune nous déclara que sa conviction était faite, que, pour lui, la méthode de l'immanence était incompatible avec la foi catholique.

Cela, il me l'a répété plusieurs fois depuis. Il n'en gardait pas moins la plus affectueuse estime pour ces néo-apologistes, mais il se séparait d'eux intellectuellement sur ce point.

Ces souvenirs sont très précis dans mon esprit. En les rappelant publiquement, je ne diminue pas la gloire de mon illustre ami. Au contraire, je crois l'honorer, puisque je montre la rectitude de son esprit et la droiture de son âme. Il aimait ses amis il aimait encore mieux la vérité. Et lui « qui avait un si vif sur-cur de la précision, de la franchise et de la délicatesse, un si généraux respect des consciences, une telle préoccupation de joindre à l'orthodoxie des idées l'orthodoxie des procédés » je suis très sûr qu'il n'aurait protesté ni contre mon récit, ni contre mon procédé.

Agréez,

Coubé.

La parole de M. l'abbé Coubé n'a, certes, pas besoin qu'on la confirme : il peut cependant n'être pas inutile d'ajouter que le récit qu'on vient de lire a été fait et avec des détails plus circonstanciés encore par l'éminent prédicateur, il y a plus de cinq ans, au cours d'une retraite qu'il donnait à l'étranger ; de nombreux auditeurs pourraient en témoigner.

## INCURIE DOGMATIQUE

Lire son journal — et à peu près quotidiennement — est aujourd'hui devenu comme un besoin universel. On s'intéresse à la politique, aux faits-divers, aux feuilletons, aux nouvelles des théâtres, des sports ; on se meuble sa mémoire et son imagination, non sans grand dommage parfois pour l'exercice des fonctions plus nobles de l'âme. Mais quel aliment certains chrétiens sont-ils soucieux de procurer à leur intelligence du croyant catholique ? Cette faculté vit d'idées, et, dans l'espèce, d'idées chrétiennes ou relatives à la croyance religieuse. Or, — on ne le contestera pas, l'étude et la connaissance des choses religieuses sont, de nos jours, assez négligées par nombre de catholiques. On sait encore, il est vrai, par exemple, à l'occasion de la défection un peu plus retentissante d'un faux frère, gémir sur « la foi qui s'en va » : cela n'exige pas beaucoup d'efforts, et même paraît de bon ton dans quelques milieux « honnêtes et bien pensants ». Mais quelle réaction ce spectacle provoque-t-il chez plusieurs de nos catholiques ? Leur foi a eux du moins reste-t-elle saine et robuste ? « se préoccupent-ils d'en assurer plus fermement les bases, de l'éclairer, de la nourrir, de la garder enfin toujours plus vivante et solide dans leurs cœurs ?

Hélas ! il y a plusieurs années déjà que le fait a été signalé. « Il ne faut pas être dupe des apparences, a écrit Mgr Mignot, archevêque d'Albi, la foi véritable, nous ne disons pas la religiosité, diminue tous les jours. Extérieurement on paraît encore croyant, on se dit encore catholique ; en réalité, on ne l'est plus guère que par habitude, tradition de famille, tradition politique, à dose homéopathique... Même dans nos populations les plus chrétiennes, dans les milieux les mieux conservés, la foi véritable a perdu une partie de son influence sur les esprits. » (Cité par A. Gayraud : « La Crise de la foi », p. 15). Le vrai croyant, parmi les catholiques, est devenu l'exception. Entendons-le bien : il s'agit ici du croyant « qui répond à tous l'acception rationnelle de ce mot », c'est-à-dire de celui « qui non seulement adhère à une doctrine révélée, mais qui, d'abord, a vérifié l'autorité de la parole révélatrice ; de celui qui, dans la parfaite délibération de sa raison, à l'âge d'homme, a renouvelé son acte de foi à la religion de sa mère ; du croyant, enfin, chez lequel cet acte de foi est le chef-d'œuvre de l'âme, le point culminant de la vie morale, une certitude où s'appuient s'éclairent toutes ses pensées, un mobile qui décuple sa volonté ». Que la multitude, en effet, accepte sans les vérifier rationnellement elle-même, parce qu'elle ne le peut pas, les vérités de la foi qui lui sont présentées par l'autorité légitime, c'est chose normale et qui est loin d'être antirationnelle ; la foi des simples mérite toute notre estime et a droit d'être glorifiée. Toutefois, pour le redire après un vigoureux penseur, glorifier la foi des simples est bon sans doute, mais chez les simples. Il est mauvais d'en faire un idéal pour tous. Au contraire faut-il faire rougir les chrétiens cultivés, si nombreux, hélas ! qui s'en contentent, qui parlent avec humilité de leur foi de charbonniers, qui se vantent naïvement d'associer le catéchisme de l'école des Frères à une culture très avancée. Comme s'ils ne devaient point de faire sortir des habitudes pieuses de leur enfance l'intelligence vigoureuse d'un chrétien intégral ! Leur valeur chrétienne, leur valeur morale, la fécondité de leur action n'est-elle pas à ce prix ? » (E. Baudin : « La Philosophie de la foi chez Newman », p. 72). Oui, pareille attitude doit être stigmatisée. Pourrait-il être question de lui décerner un brevet d'énergie voire d'honorabilité ? Le jugement suivant, qui la vise avec évidence, l'apprécie au taux de sa valeur : « Il y a telle méthode de croyance qui comporte de la lâcheté, qui est moins sympathique à la conscience morale que telle incroyance où l'on peut accuser du dehors l'orgueil et l'endurcissement du cœur, mais où l'on peut trouver au-dedans plus de droiture qu'on ne dit, plus de désir de croire et de savoir qu'on ne pense ». (Id).

Mais ses conséquences surtout éclairent sur la gravité du péril qu'elle constitue.

N'apporte-t-elle point en premier lieu un semblant de justification à ce blasphème des philosophes antichrétiens et antireligieux qui regardent l'idée catholique comme une forme inférieure et rétrograde de la pensée humaine, et pour qui croire et se soumettre au surnaturel doit être laissé aux « mineurs », aux enfants et aux femmes, mais serait une déchéance pour les esprits virils canonnés dans la rationnel ».

Quelques transfuges du catholicisme, en tout cas, s'en autorisent pour expliquer leur défection. Ils ont tort, sans nul doute, et dans son dernier ouvrage : « La Foi devant la Raison », où il a pris à tâche de répondre aux allégations de deux « évadés », l'abbé Gayraud ta leur déclare sans ménagements ; citons ces lignes, aussi bien elles mettent à nu et flétrissent ce même vice d'incurie dogmatique que nous soulignons ici : « Oui certes, que d'âmes religieuses et croyantes sont troublées dans leur foi par l'atmosphère d'incrédulité philosophique et scientifique qu'elles respirent, par l'ambiance d'athéisme et d'antichristianisme de savante allure qui les environne, par les spectacles de scepticisme religieux qui leur sont donnés sur tous les théâtres de la vie moderne, par je ne sais quel courant d'impiété qui paraît descendre des sommets de la pensée et entraîne le monde !

« Mais ce trouble dans les croyances d'un si grand nombre, cette vacillation de la foi doutant d'elle-même, cette espèce de demi-foi étiolée, déracinée de l'âme, ne tenant plus qu'en fil de la routine, n'ayant d'autre vie que certaines pratiques extérieures, et chez quelques-uns toute d'apparat, de mode, de bon ton, n'en trouverait-on pas la cause intime dans les dispositions morbides de la volonté, et dans l'ignorance honteuse de la plupart des catholiques ? Combien de gens qui passent pour avoir reçu une éducation chrétienne ignorent leur catéchisme, et n'ont qu'une foi timide et chancelante parce qu'ils ne savent rien ou presque rien de la doctrine, des institutions et de l'histoire de l'Eglise ! Ils ne cherchent même pas à s'éclairer sur les doutes qui les travaillent, aimant mieux, dans leur paresse ou leur incurie, s'en tenir à la « foi du charbonnier », par crainte que leurs croyances religieuses ne se trouvent à la réflexion, déraisonnables. Ce sont des pusillanimes et des routiniers, des esprits lâches ou faibles. Qu'importe qu'ils soient légion parmi les fidèles ! En quoi peuvent-ils servir d'exemple ou d'argument ? ».

Rien de plus facile que de multiplier les citations de ce genre : le conflit religieux actuel avivant encore la blessure dont nous souffrons, de tous côtés le même cri d'alarme retentit. « L'indifférence a été le grand péché de la France durant le XIXe siècle, écrit la revue américaine « The catholic University Bulletin » (janvier 1907) ; cette lutte, au commencement du XXe siècle, rappellera à beaucoup d'indifférents qu'il existe une question religieuse et que cette question est fondamentale dans la vie d'une nation, dans la vie de la nation française spécialement ». Vienne donc enfin le réveil, car le terme de cette incurie ne serait rien moins, tôt ou tard, que l'abandon de toute croyance. On ne songe pas, évidemment, à exiger que tout catholique entreprenne d'étudier la théologie : l'ensemble de nos contemporains, même dans les classes instruites et élevées, n'est que trop insuffisamment préparé à des études de cette nature : reviendra-t-il jamais ce temps où l'on vit un Condé, après s'être illustré aux victoires de Rocroy, Fribourg, Nordlingue et Dunkerque, présider en hommes entendus les joutes scolastiques soutenues par le jeune Bossuet pour obtention du grade de bachelier en théologie ? Plus près de nous, un Ernest Hello, un Louis Veuillot, qui ont eu à cœur, parce qu'chrétiens, et aussi parce que publicistes catholiques, de s'initier aux secrets de la science dogmatique, passent pour des originaux ou des excessifs : qui sait même si leur conduite en ce point n'a pas été un scandale pour certains esprits donnant ainsi la mesure de leur largeur de vues et de la vigueur de leur foi ?

Si la recommandation faite par Léon XIII dans son Encyclique Æterni Patris, de revenir à l'étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, s'adresse surtout aux prêtres et aux aspirants du sacerdoce, la parole pontificale n'est cependant point pour eux seuls : « Avec les jeunes gens, lit-on dans ce document, mais surtout ceux qui grandissent pour le bien de l'Eglise, doivent se nourrir de cet aliment fortifiant et robuste, afin que leurs forces grandissent, et que, richement armés, ils se préparent avec maturité à défendre la cause de la religion. »

A tout le moins personne d'entre les catholiques n'est dispensé de faire effort pour mieux connaître les doctrines religieuses auxquelles il a donné son adhésion de croyant.

On se doit tout d'abord de se justifier à soi-même sa propre foi, en contrôlant les motifs et en les pesant à leur valeur. A certain y est-on obligé, lorsque se présentent des doutes ; et qui n'en est point tourmenté — à des degrés divers assurément — à notre époque, où, comme on a pu le dire, l'enfant naît sceptique et commence à douter à l'âge où précisément, s'éveille en lui la connaissance ?

Que si l'on n'y arrive pas par soi-même, les maîtres et les guides ne manquent pas, et la prudence intellectuelle commande de les consulter, tout de même que pour la solution de difficultés qui engagent de hauts intérêts matériels, on consulte des amis compétents, des gens d'affaires, ou que dans une maladie grave on appelle aussitôt le médecin.

On y est tenu pour soi ; on y est tenu également pour les autres : les parents pour leurs enfants, les supérieurs pour leurs inférieurs, vis-à-vis desquels, en ces sujets principalement, leur responsabilité n'est pas petite.

On y est tenu, enfin, à cause des adversaires dont les calomnies parfois invraisemblables trouvent si souvent un aliment à leur audace dans l'ignorance de certains catholiques touchant l'histoire de l'Eglise ou même les vérités de nos dogmes.

Encore ce simple exposé des motifs de crédibilité ne nous établit-il qu'un seul de la doctrine sacrée ; reste l'emplacement total de ce vaste édifice. Labeur considérable, certes, mais combien avantageux et rémunérateur ! Il est d'ailleurs plus aisé que peut-être on ne se l'imagine. Nombreux sont aujourd'hui les ouvrages sérieux, les études consciencieuses et d'information sûre autant que judicieuse et neuve, qui mettent à la portée de la moyenne des intelligences les points plus importants du dogme ou de l'histoire ecclésiastique.

Il n'est que d'avoir le courage — et il en faut sans doute en ce temps de frivolité mentale et de séduisante irréflexion — de les lire en s'appropriant les vérités qu'ils exposent.

V. DR.


LA TISANE
LE MEILLEUR REMÈDE DU MONDE CONTRE TOUTES LES MALADIES DE L'ESTOMAC
AMÉRICAINE
En vente dans toutes les pharmacies. Demandez à M. Dupin Fleurus, pharmacien à Lille, sa brochure gratuite.
DES SHAKERS


## LA PEDAGOGIE FRŒBELIENNE

Nous empruntons à l'enseignement libre l'intéressant exposé qu'on va lire d'une méthode d'éducation dont nous avons déjà parlé dans la « Croix ».

Il y a quelques années, lorsqu'en France quelqu'un venait à parler de la pédagogie frœbelienne, chacun s'empressait de lever les bras au ciel et de dire, les yeux empreints d'une profonde pitié : « Comment ! vous en êtes encore là ! mais il y a longtemps que cette pédagogie est dépassée ! Gardez-vous bien d'y faire allusion ! vous auriez l'air de ne rien comprendre aux progrès admirables que nous avons réalisés ! »

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, de l'aveu même du ministre de l'Instruction publique, l'école maternelle a fait faillite, et, à Paris même, un des professeurs chargés des cours de l'Hôtel de Ville, M. Maurice Wolff, se fait l'ardent champion de la pédagogie frœbelienne. Qu'est-ce donc que cette pédagogie ? Et d'abord qu'était Frœbel ?

Frédéric Frœbel était un éducateur et philosophe allemand, fils du pasteur d'un petit village de la forêt de Thuringe, nommé Auweisbach, où il naquit le 21 avril 1782.

Il travailla longtemps à l'instruction de la jeunesse, et cette parole qui tombait souvent de ses lèvres : « Allons ! vivons avec les enfants ! » indique assez la vocation de celui qui n'est point d'enfants lui-même, mais possédait au plus haut degré l'esprit de la paternité.

Chose remarquable : plus Frœbel avançait en âge, plus il se rapprochait des tout petits, si bien qu'aux environs de la soixantaine il ne s'occupait plus que des bambins n'ayant pas encore atteint l'âge scolaire. Ses voisins le traitèrent de vieux fou, le jour où ils le virent dansant et jouant dans les champs avec ses jeunes amis. Sans aucun doute, ils le considéraient comme une sorte de bohémien usant de sortilèges magiques pour entraîner les enfants à sa suite. Hâtons-nous de le dire : jamais sortilèges ne furent plus bienfaisants.

C'est en 1840 que Frœbel fonda la première garderie dans la ville de Blankenburg. Il l'appela « kindergarten », ce qui signifie : « jardin d'enfants ». Ce n'est pas en effet une école, et la personne qui s'y occupe des enfants n'agit pas en « maîtresse », bien qu'elle ait dû recevoir une formation pédagogique appropriée. C'est tout simplement l'endroit où sont réunies les conditions les plus favorables au développement naturel et complet de l'enfant. On y encourage plutôt qu'on ne les réprime son activité spontanée et son amour du jeu, mais cette activité spontanée est dirigée de telle sorte que l'enfant contracte insensiblement les habitudes physiques et morales sur lesquelles repose l'éducation.

On n'a pas assez compris jusqu'ici que, selon la forte expression de M. Quayrat, les enfants ne jouent pas parce qu'ils sont jeunes, mais ont une jeunesse parce qu'ils doivent jouer, c'est-à-dire que le jeu est en partie la raison d'être de la jeunesse. En jouant, l'enfant se prépare aux activités sérieuses de la vie, tout comme le petit oiseau en remuant ses ailes au nid apprend à voler, tout comme le petit chat en courant après la bobine qui roule s'exerce à chasser la souris. « Les jeux, dit Uffelmann, fortifient le corps, développent l'esprit, procurent des images nouvelles, aiguisent les facultés d'observation et la puissance de combinaison et exercent, au surplus, une grande influence sur le caractère, en tant que source de contentement et de plaisir. » — C'est en jouant, écrit le Dr Elis Pécaut, au sujet des garderies frœbelennes, que l'enfant fait le premier essai de ses forces intellectuelles, qu'il se forme l'œil et la main, qu'il apprend à nommer et imiter les formes et les couleurs. C'est par le maniement de toutes sortes de petits engins spéciaux : cubes en bois, brins de pailles, petits bâtons, papiers quadrillés pour le dessin, le pliage, le découpage, balles et boules de couleur ; enfin, c'est par des travaux qui sont des jeux véritables que l'enfant fait l'éducation de ses sens, qu'en même temps il exerce son initiative et sa faculté d'invention et acquiert l'instinct de l'harmonie, de l'ordre, de la régularité. »

Tel était bien en effet le point de vue auquel se plaçait Frœbel dans son « Livre des Chants maternels ». C'est un volume d'environ 50 petits chants, rassemblés par Frœbel et sa femme, et publiés par lui en 1843, avec une grande page d'illustrations en regard de chacun d'eux et une explication du l'auteur.

On attribue communément à Frœbel les chants et poésies de ce recueil. En réalité, la plupart existaient avant lui. Il les a recueillis plusieurs années durant à travers l'Allemagne entière, et son œuvre propre fut de révéler leur sens naturel bien que souvent caché, d'expliquer comment chacun d'eux aidé au développement de l'enfant et surtout saisir l'occasion, que lui offraient ces explications, d'enseigner sa philosophie d'une vie de sympathie et d'aide fraternelle. Dans ces chapitres, il décrit minutieusement jusqu'à la position que doit occuper la main, jusqu'aux mouvements des doigts, toutes choses qu'il appelle « les dehors du jeu ». Il en donne alors le sens profond, et les conseils qu'il prodigue aux mères sont au nombre des meilleures pages de la littérature pédagogique.

Un court exemple montrera le caractère des enseignements de Frœbel. Dans le « Chant de la Cible », l'auteur suppose qu'une mère se plaint de ce que son enfant ne comprend rien aux explications du livre, et voici comment il lui répond : « Vous avez raison ; si vous vous êtes bornée à lui en causer, votre bébé n'a pas compris un mot de tout ce que vous avez dit. Il faut qu'il sache déjà quelque peu ce qu'est la chose dont l'entretient la chanson, sans quoi celle-ci ne lui fera point plaisir. Qu'est-ce que cela prouve ? Sinon qu'au lieu d'un enseignement de mots, il faut donner un enseignement de choses. »

Pour réaliser cet enseignement, Frœbel a donné comme but principal à la garderie, comme principe fondamental à sa philosophie cette notion, en somme assez simple : « c'est qu'il faut inspirer à l'enfant le désir de connaître et le double amour du vrai et du beau.

Le désir de connaître conduit le jeune enfant à observer et à penser par lui-même, ce qui le pousse à agir, c'est-à-dire à faire sous une forme visible quelque chose qui atteste les résultats de ses progrès mentaux.

L'amour du vrai et du beau appelle à l'action cette partie de notre être que nous nommons le cœur et prépare l'enfant à la jouissance des plaisirs les plus élevés, les plus nobles de l'existence.

Il ne suffit pas de stimuler le développement physique, les chants et les mouvements d'ensemble des tout petits contribuent puissamment à cette double formation de l'esprit et du cœur. Un peu plus tard leur succèdent ou se superposent à eux ce que Frœbel appelait les « dons » et « occupations ».

Les « dons », au sens strict du mot, ce sont le matériel même de la garderie : les balles mollies, la sphère, le cylindre et le cube de bois, les bâtonnets, etc. Le mot « occupations » désigne généralement le découpage ou le tressage des papiers, le dessin, le modelage de terre glaise, etc.

Mais lorsqu'il s'agit d'exercices purement physiques, on ne se préoccupe pas seulement de leur influence corporelle, mais aussi du retentissement qu'ils peuvent avoir sur l'éveil de l'esprit d'observation. « Les jeux sont, pour cette fin, la mise en scène de quelque événement de la vie de tous les jours ; il faut d'abord avoir observé, puis on imite : ce sont les mouvements du paysan, semant, moissonnant, battant le blé ; c'est le train, s'ébranlant avec ses nombreux wagons ; ce sont les oiseaux qui s'envolent du nid et qui revinnent ; c'est la roue du moulin que l'eau fait tourner. L'instituteur insiste sur l'imitation, exécute des mouvements, provoque des remarques et des comparaisons. L'étude et le jeu deviennent ainsi une même chose, une discrète et douce sollicitation. »

Les moindres occupations de la garderie frœbellenne revêtent un caractère éducatif grâce à l'application des quatre principes suivants, qui tracent ce qu'on peut appeler les étapes didactiques d'une leçon :

1° L'institutrice rend d'abord son enseignement « intuitif » : elle présente des objets aux enfants ; elle attire leur attention sur ces objets pour les analyser, en examiner les grandes parties, puis les détails ; l'esprit voit, réfléchit, compare, juge, conclut. Elle guide adroitement les recherches, n'intervenant que lorsque l'enfant est impuissant à découvrir seul ;

2° En second lieu, elle procède du simple au composé, de ce qui est concret à ce qui est abstrait, de ce qui est proche de l'élève à ce qui en est éloigné ;

3° Ensuite elle amène l'enfant à exprimer dans son langage personnel le résultat de ses observations, de ses pensées, de ses sentiments ; elle l'aide au besoin à parler correctement et à enrichir son vocabulaire de termes nouveaux ;

4° Enfin, pour que les jeunes élèves s'assimilent les connaissances et que cet enseignement ne soit pas fugitif, on répète les mêmes notions sous des formes variées, de manière à éviter l'ennui et l'inattention. Ainsi, supposons qu'à l'aide de jouets ou de gravures on vienne de parler du mouton (caractère, mœurs, utilité) ; cet entretien sera suivi d'exercices de genres différents et dans lesquels on répétera les détails trouvés et exprimés dans la causerie : un jeu de gymnastique avec chant (le petit agneau) ; une petite poésie à réciter (doux comme un mouton) ; une construction avec les cubes (la bergerie) ; un exercice de tissage (la laine) ; une historiette morale (le berger menteur) ; une jeu (la balle en laine), etc.

Sur chacun de ces exercices il y aurait fort à dire : ce qui dépasserait de beaucoup le cadre de cet article. Aussi bien existe-t-il d'excellents livres, où ceux de nos lecteurs qu'intéresserait spécialement la question trouveront toutes les explications désirables. Ce sont, en toute première ligne, les ouvrages de Frœbel lui-même ; puis, parmi ceux de ses disciples, les manuels et périodiques en usage actuellement dans les pays qui se rapprochent le plus du nôtre par la langue et les mœurs.

Je voudrais seulement insister un peu sur l'aspect fondamental de la garderie frœbellenne, aspect si frappant qu'il a fourni à Frœbel le nom sous lequel la garderie est connue chez presque tous les peuples : le nom de « jardin d'enfants ».

C'est qu'en effet, pour Frœbel, le jardin est par excellence cet endroit, dont je parlais au début de cet article, « où sont réunies les conditions les plus favorables au développement naturel et complet de l'enfant », et c'est même pour cela que l'établissement d'une garderie frœbellenne va pas sans quelque difficulté dans les centres urbains où l'espace est mesuré avec tant de parcimonie. Cependant, si l'on songe qu'il n'est pas d'école maternelle qui n'ait sa cour de récréation et son préau couvert où les enfants s'ébattent les jours de pluie, on comprendra que, même dans les plus grandes villes, la question n'est pas insoluble, dût-on transformer un jardin la cour commune.

Que font au jardin les enfants de la garderie ? Je m'en voudrais de ne pas citer ici une lettre charmante, publiée dans l'« Education familiale » par une maîtresse autorisée :

« Notre jardin est dans toute la splendeur d'été : réséda, pensées, pavots et rosées y croissent à foison. C'est au milieu de toutes ces fleurs que nos enfants s'ébattent. C'est là aussi qu'ils s'instruisent et travaillent ; car le long du mur à gauche, en suivant le sentier sinueux, on remarque de petits parterres de formes variées : l'un est carré, l'autre est rectangulaire, un troisième est rond, un quatrième elliptique : ce sont leurs jardinets, œuvres dues à leur travail personnel !

« Mon jardin ! » Il faut entendre de quel ton important ils disent ces mots. Vrai, ils en ont le droit. En février et mars, ils ont eu de la peine à bêcher, à écraser les mottes de terre ; il leur a fallu se réunir en importantes conciliabules afin de s'entendre sur la forme à donner, des dimensions à prendre, des sentiers à tracer ; ils ont dû se procurer des graines et, par conséquent, économiser et compter ; ils ont semé, ratissé, fait mille choses très bonnes. Puis, chaque matin, fidèlement, ils ont été voir si les graines germaient, si elles apparaissaient.

« Quel ennui de ne découvrir d'abord que d'importunes mercuriales ! Mais aussi quelle joie d'apercevoir enfin deux folioles, puis une tige, puis une vraie plante, puis deux plantes, dix plantes, cent plantes ; de les arroser, de les bien soigner et d'espérer des fleurs...

« Nos petits enfants ne se sont jamais rebutés à la peine et, jardiniers-fleuristes, ils ont reçu de l'expérience de grandes leçons qu'ils ont comprises, j'espère...

« Leçons de patience, leçons de vie, d'abord, car ils ont vu que rien ne s'obtient sans peine, ils ont constaté le temps qu'une plante met pour germer, la difficulté qu'elle éprouve pour se développer, les soins constants qu'elle réclame ; — leçons de botanique auxquelles nous donnons le nom plus modeste de leçons de choses, leçons d'observation, car ils ont remarqué que, par la chaleur, l'eau et l'air en quantité suffisante, la graine commence par se gonfler, puisque son enveloppe se déchire, que de cette déchirure sortent une petite racine s'enfonçant dans la terre et une petite tige se dirigeant vers la surface du sol ; que la tige, montant toujours, se trace un chemin à travers les parcelles de terre jusqu'au moment où elle nous apparaît ; ils ont demandé et nous leur avons dit comment naissent les plantes, comment elles mangent et respirent, et pourquoi certains insectes leur étaient soit utiles, soit nuisibles ; — leçons d'agriculture même, car certain petit garçon, plus pratique que ses camarades, avait voulu cultiver — oh ! en miniature ! — des pommes de terre, des petits pois ; il a donc fallu biner, butter, et la raison de ces opérations a naturellement été recherchée.

« Petites choses, dira-t-on. Soit..... mais cependant grand enseignement ; grand enseignement, parce qu'il est expérimental, personnel, parce qu'il est profitable, parce qu'il évite ces leçons de botanique que nous avons tous connues pour les avoir oubliées et qui font connaître la nature par la serinette dans des livres, mauvaise méthode pour la faire aimer.

« Quand nous allons à la promenade, prenant avec raison le riant chemin des écoliers, si nos enfants rencontrent une petite plante dont ils ont élevé la sœur, toujours ils la saluent d'un regard ami ; parfois ils la cueillent, car ils travaillent activement à la composition d'un herb